Sur le vieux pont en bois, Tania s’arrête souvent pour pleurer. Le courant court si vite au-dessous d’elle qu’il semble vouloir échapper à quelque chose. Souvent Tania se dit qu’elle voudrait s’enfuir avec lui.

Un soir sur le pont en bois un vent violent brisa une branche fragile et retarda sa rencontre avec l’eau. Lorsque le plongeon interminable s’acheva, le choc fit sursauter Tania, comme si elle n’était pas prête à ce que, naturellement, le fleuve prît la branche et l'engloutît.

Après le pont, Tania accélère toujours le pas, évite les rues sombres et n’ose s’arrêter qu’à quelques mètres de son immeuble. Elle ne le quitte jamais des yeux durant ses courses effrénées. Ce point qu’elle fixe au loin est la seule chose qui la maintient encore debout, car son corps seul s’abandonne aux aléas du vent, comme une barque fragile ballottée par les vagues. Les yeux rivés sur ce bâtiment, percé par la lumière, elle convoite cette terre qui apparaît à l’horizon. Mais la traversée, fidèle à elle-même, exigeante et cruelle, refuse le repos du voyageur qui attend désespérément de voir le jour se lever. Debout sur le trottoir, Tania est perdue et la lumière toujours absente. Seul le grand lampadaire dessine à son pied une tache très claire. Les bourrasques de vent la font vaciller à gauche puis à droite. En s’efforçant de rester ancrée, Tania se présente au monde dans une dangereuse verticalité. Les trajets durent parfois des heures, remplis de trous noirs et de souffles coupés ; ce sont des traversées.

*J’ai réussi à tenir un jour de plus. N’es-tu pas fier de moi ? Ce soir quelqu’un m’a suivie sur le chemin, je n’en suis pas sûre. Je l’ai d’abord vu assis sur un banc, il me regardait. Puis plus loin sous le pont en bois qui est mal éclairé, j’ai senti sa présence. Rentrer chez moi devient de plus en plus compliqué tu sais ; si ça ne tenait qu’à moi je ne sortirais même plus.*

Tania pose son crayon et reprend le *livre* caché sous l’oreiller. Quand elle le lit, ses lèvres miment parfois les mots. Quand elle s’arrête, elle fixe le plafond blanc pendant de longues minutes – le plafond de Tania est une grande toile vierge à moitié éclairée par le lampadaire au dehors. Elle y dessine des visages imaginaires, y peint des traits qu’elle n’a jamais vu –

Ce *livre* auquel elle croit l’obsède depuis un moment déjà. Sa couverture en cuir est un peu déchirée. Elle l’a tellement lu qu’elle le connaît par cœur, ce qui ne l’empêche pas de le recommencer.

Tania sait pertinemment que la littérature fait cohabiter des mondes. Des mondes qui ne devraient jamais se connaître. Le sien ne lui convenait pas, l’autre lui semblait attirant. Elle s’est perdue là où les moments de rêve enlacent les moments de vie.

La première fois que Tania l’a lu, elle n’a pas bougé pendant plusieurs jours. Assaillie par l’impression d’avoir déjà entendu ces mots. Un étrange sentiment de déjà-vu, un peu flou, qui lui donne le vertige. Le nom de son auteur lui est complètement inconnu. Pourtant c’est sûr, elle l’a rencontré auparavant et le voit de temps en temps.

Tania reprend son carnet pour se vider l’esprit, elle a envie de parler. Dans sa solitude profonde, il ne reste que l’écriture, comme moyen de substitution.

*Il était au* café *mardi. Pas à sa place habituelle. Il s’est assis en face de moi. Il s’approche de plus en plus. Je crois qu’il apprécie nos rencontres.*

Quelques jours plus tôt, Tania avait rendez-vous au café avec une amie. À vrai dire, elle ne la connaît pas bien. Les deux femmes se sont rencontrées cette année à l’université. Elles se sont assises à côté lors du premier cours de l’année, ont échangé leurs prénoms et leurs numéros, pour les cours, ou plus. Anna est un peu fascinée par Tania, par ses cheveux foncés et sa silhouette élancée. Ses traits portent le poids de la mélancolie et Anna trouve que cela lui donne un charme fou.

Ce jour-là, au café, les deux femmes se font face. Anna parle beaucoup, de tout et de n’importe quoi, de cinéma et de politique. Mais Tania ne l’écoute pas, car derrière son amie, sur la banquette rouge, un homme regarde par la fenêtre les gens qui passent. Posés devant lui, un carnet, un crayon et un café noir. Anna a l’air inquiète, elle fronce les sourcils. Le visage de Tania est tout pâle et elle tremble ; ses lèvres bougent, aucun son ne sort. Quand Anna tourne la tête, la banquette est vide. Au mur sont accrochés un poster délavé et un tableau d’un artiste médiocre qui est sûrement un client régulier.